

Kyloušek, Petr

Symbolisme

In: Kyloušek, Petr. *Littérature du 19e siècle : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 124-133

ISBN 978-80-210-6426-3; ISBN 978-80-210-6429-4 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128660>

Access Date: 27. 03. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Symbolisme

Stéphane Mallarmé (1842–1898)

Ce révolutionnaire de la poésie a mené une vie opposée aux aventures de Rimbaud et aux déboires de Verlaine. Après ses études secondaires au lycée de Sens, il enseigne l'anglais, chahuté par ses élèves, dans divers collèges et lycées – Tournon, Besançon, Avignon et Paris où il est nommé en 1871. Sa vraie vie, et sa passion, est la poésie après la découverte, en 1861, des *Fleurs du mal*. L'exemple de Baudelaire sera pour lui déterminant : aussi n'est-ce pas sans mal qu'il réussit à se libérer de ce modèle. Dès 1866 il participe au *Parnasse contemporain*, mais il reste peu connu, apprécié seulement par une élite très restreinte. La situation change en 1884, grâce aux *Poètes maudits* de Verlaine et au roman *À rebours* de Joris-Karl Huysmans. La jeunesse symboliste qui fréquente ses mardis dans son appartement de la rue de Rome le vénère comme maître. Sa conception de la poésie et de l'art dramatique sera décisive pour la formulation des nouvelles idées esthétiques.

L'Azur

De l'éternel azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
À travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant,
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! Versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Qui noiera le marais livide des automnes
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse
En t'en venant la vase et les pâles roseaux.
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor ! que sans répit les tristes cheminées
 Fument, et que de suie une errante prison
 Éteigne dans l'horreur de ses noires traînées
 Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

- Le Ciel est mort. – Vers toi, j'accours ! donne, ô matière,
 L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché
 À ce martyr qui vient partager la litière
 Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
 Comme le pot de fard gisant au pied du mur,
 N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
 Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
 Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
 Nous faire peur avec sa victoire méchante,
 Et du métal vivant sort en bleus angélus !

Il roule par la brume, ancien et traverse
 Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
 Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
 Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
 Ce lac dur oublié que hante sous le givre
 Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
 Magnifique mais qui sans espoir se délivre
 Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
 Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Le tombeau d'Edgar Allan Poe

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change.
Le poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur !

Jules Laforgue (1860–1887)

Comme Lautréamont, il est né à Montevideo dans une famille nombreuse (onze enfants), émigrée pour faire fortune. Comme Lautréamont il fait ses études à Tarbes, d'où son père était originaire. Ses études avortées, il a mène une vie relativement difficile. À Paris, il est membre du groupe des Hydropathes qui rassemble les futurs symbolistes. En 1881, il obtient à Berlin le poste de lecteur personnel de l'impératrice Augusta de Saxe-Weimar-Eisenach. Ce poste lui permet de soutenir sa nombreuse parenté. Il quitte Berlin et la cour impériale pour épouser une jeune Anglaise, Leah Lee. Le jeune couple rentre de Londres à Paris où le poète, atteint de phtisie, meurt. Laforgue est de ceux, parmi les symbolistes, qui ont contribué à accrédiiter le vers libre.

Derniers vers (1890)

L'Hiver qui vient

Blocus sentimental ! Messageries du Levant !...
 Oh ! tombée de la pluie ! Oh ! tombée de la nuit,
 Oh ! le vent !...
 La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,
 Oh ! dans les bruines, toutes mes cheminées !...
 D'usines...

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés ;
 Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,
 Tant les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,
 Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine !...

Ah ! nuées accourues des côtes de la Manche,
 Vous nous avez gâté notre dernier dimanche.

Il bruine;
 Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignées
 Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.

Soleils plénipotentiaires des travaux en blonds Pactoles
 Des spectacles agricoles,
 Où êtes-vous ensevelis ?
 Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau,

Gît sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau :
Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet
Sur une litière de jaunes genêts,
De jaunes genêts d'automne.
Et les cors lui sonnent!
Qu'il revienne...
Qu'il revienne à lui !
Taïaut ! taïaut ! et hallali !
O triste antienne, as-tu fini !...
Et font les fous!...
Et il gît là, comme une glande arrachée dans un cou,
Et il frissonne, sans personne !...

Allons, allons, et hallali!
C'est l'Hiver bien connu qui s'amène ;
Oh ! les tournants des grandes routes,
Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine!...
Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois.
Montant en donquichottesques rails
Vers les patrouilles des nuées en dérouté
Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails!...
Accélérons, accélérons, c'est la saison bien connue, cette fois.

Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !
O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !
Mon coeur et mon sommeil ; ô échos des cognées !...

Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles vertes,
Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles mortes ;
Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte
Vers les étangs par ribambelles,
Ou pour le feu du garde-chasse,
Ou les sommiers des ambulances
Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,
La rouille ronge en leurs spleens kilométriques
Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques !...
 Mélancoliques !...
 S'en vont, changeant de ton,
 Changeant de ton et de musique,
 Ton ton, ton taine, ton ton !...
 Les cors, les cors, les cors...
 S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis plus quitter ce ton : que d'échos !...
 C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges !...
 Voici venir les pluies d'une patience d'ange.
 Adieu vendanges, et adieu tous les paniers.
 Tous les paniers Watteau des bourrées sous les marronniers.
 C'est la toux dans les dortoirs du lycée qui rentre.
 C'est ta tisane sans le foyer.
 La phtisie pulmonaire attristant le quartier,
 Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,
 Rideaux écartés du haut des balcons des grèves
 Devant l'océan de toitures des faubourgs,
 Lampes, estampes, thé, petits-fours,
 Serez-vous pas mes seules amours!
 (Oh ! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos.
 Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire
 Des statistiques sanitaires
 Dans les journaux ?)

Non, non ! c'est la saison et la planète falote!
 Que l'autan, que l'autan
 Effiloche les savates que le Temps se tricote !
 C'est la saison. Oh déchirements ! c'est la saison !
 Tous les ans, tous les ans,
 J'essuierai en choeur d'en donner la note.

Alfred Jarry (1873–1907)

Il faut rappeler que l'auteur d'*Ubu roi* (1888), des *Gestes et opinions du docteur Faustroll*, *pataphysicien* et du *Surmâle* (1902) est un poète symboliste délicat. Si, au lycée de Rennes, son professeur Hébert devient le modèle du personnage d'Ubu, au lycée Henri IV, à Paris, il aura pour professeur le philosophe Henri Bergson et pour condisciples le poète Léon Paul Fargue et le critique Albert Thibaudet. Il publie dans les revues symbolistes et, dès 1896, il devient collaborateur de Lugné-Poë au Théâtre de l'Oeuvre. Provocateur, libertin, il se retrouve en marge de la société. Malgré le soutien d'Octave Mirbeau et d'autres amis, il connaît une gêne financière qui ne le quittera plus jusqu'à la mort, due à une méningite tuberculeuse. Fidèle à son humour noir, il aurait demandé comme dernière volonté sur son lit de mort – un cure-dent.

Minutes de Sable mémorial (1894)

La régularité de la chasse

Pris

Dans l'eau calme de granit gris,
nous voguons sur la lagune dolente.
Notre gondole et ses feux d'or
dort
lente.

Clair,

un vol d'esprits flotte dans l'air :
corps aériens transparents, blancs linges,
inquiétants regards dardés
des
sphinges.

Et

le criblant d'un jeu de palet,
fins disques, brillez au toit gris des limbes
mornes et des souvenirs feus,
bleus
nimbes...

La
gondole spectre que hala
la mort sous les ponts de pierre en ogive,
illuminant son bord brodé
dé-
rive.

Maurice Maeterlinck (1862–1949)

Issu de la grande bourgeoisie flamande de Gand, catholique et francophone, il exerce, juriste de formation, le métier d’avocat avant de se tourner vers la littérature. Sa belgitude se traduit dans sa double orientation culturelle, latine et française d’une part, et flamande et germanique d’autre part. L’influence du mystique flamand du 14^e siècle, Ruysbroeck l’Admirable, dont il traduit les écrits, se conjugue avec son admiration pour Novalis; son rationalisme ne lui interdit pas de s’intéresser à Schopenhauer et à la philosophie allemande. Plus que sa poésie (*Serres chaudes*, 1889), c’est le théâtre qui lui vaut la célébrité. *La Princesse Maleine* (1889) est saluée par un retentissant article d’Octave Mirbeau dans *Le Figaro*, en 1890. Suivent *L’Intruse* (1890), *Les Aveugles* (1890) et surtout *Pelléas et Mélisande* (1893), mise en scène par Lugné-Poë, et que Claude Debussy complètera par sa musique en 1902. Les pièces de Maeterlinck représentent le type même du théâtre symboliste : intrigue et action affaiblies, dialogue non-confliktuel, dédramatisé, réduction de l’effet de réel, langue poétique, spectacle du drame spirituel. En 1911 Maeterlinck reçoit le Prix Nobel de littérature.

Pelléas et Mélisande (1893)

acte III, scène 2

Pelléas, en bas de la tour, observe Mélisande qui, à sa fenêtre, en pleine nuit, peigne ses cheveux. La scène est à la fois érotique et mystique. La jalousie de Golaud, époux de Mélisande, présage le meurtre.

PELLÉAS : Que fais-tu là à la fenêtre en chantant comme un oiseau qui n’est pas d’ici ?

MÉLISANDE : J’arrange mes cheveux pour la nuit.

PELLÉAS : C’est là ce que je vois sur le mur ?... Je croyais que c’était un rayon de lumière...

MÉLISANDE : J’ai ouvert la fenêtre; la nuit me semblait belle...

PELLÉAS : Il y a d’innombrables étoiles; je n’en ai jamais vu autant que ce soir... Mais la lune est encore sur la mer... Ne reste pas dans l’ombre, Mélisande, penche-toi un peu, que je voie tes cheveux dénoués. (*Elle se penche.*)

PELLÉAS : Oh! Mélisande!... Oh! tu es belle!... tu es belle ainsi!... penche-toi ! penche-toi !... laisse-moi venir plus près de toi...

MÉLISANDE: Je ne puis pas venir plus près... Je me penche tant que je peux...

PELLÉAS : Je ne peux plus monter plus haut... donne-moi du moins ta main ce soir... avant que je m'en aille... Je pars demain...

MÉLISANDE: Non, non, non...

PELLÉAS: Si, si, je pars, je partirai demain... donne-moi ta main, ta petite main sur mes lèvres...

MÉLISANDE: Je ne te donne pas ma main si tu pars...

PELLÉAS : Donne, donne...

MÉLISANDE: Tu ne partiras pas ?... Je vois une rose dans les ténèbres...

PELLÉAS : Où donc ? Je ne vois que les branches du saule qui dépassent le mur.

MÉLISANDE: Plus bas, plus bas, dans le jardin; là-bas, dans le vert sombre.

PELLÉAS : Ce n'est pas une rose... J'irai voir tout à l'heure, mais donne-moi ta main d'abord, d'abord ta main...

MÉLISANDE : Voilà, voilà... je ne puis me pencher davantage...

PELLÉAS : Mes lèvres ne peuvent pas atteindre ta main...

MÉLISANDE: Je ne puis pas me pencher davantage... Je suis sur le point de tomber... — Oh ! oh ! mes cheveux descendent de la tour !..,

(Sa chevelure se révulse tout à coup, tandis qu'elle se penche, et inonde Pelléas.)

PELLÉAS : Oh ! Oh ! qu'est-ce que c'est ?... Tes cheveux, tes cheveux descendent vers moi!... Toute ta chevelure, Mélisande, toute ta chevelure est tombée de la tour!... Je la tiens dans mes mains, je la touche des lèvres... Je la tiens dans les bras, je la mets autour de mon cou... Je n'ouvrirai plus les mains cette nuit...

MÉLISANDE : Laisse-moi ! laisse-moi !... Tu vas me faire tomber !...

PELLÉAS : Non, non, non... je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande!... Vois, vois; ils viennent de si haut et m'inondent jusqu'au cœur... Ils sont tièdes et doux comme s'ils venaient du ciel!... Je ne vois plus le ciel à travers tes cheveux et leur belle lumière me cache sa lumière !... Regarde, regarde donc, mes mains ne peuvent plus les contenir... Ils me fuient, ils me fuient jusqu'aux branches du saule... Ils s'échappent de toutes parts... Ils tressaillent, ils s'agitent, ils palpitent dans mes mains comme des oiseaux d'or ; et ils m'aiment, ils m'aiment mille fois mieux que toi !...

MÉLISANDE: Laisse-moi, laisse-moi, quelqu'un pourrait venir...

PELLÉAS : Non, non, non; je ne te délivre pas cette nuit... Tu es ma prisonnière cette nuit ; toute la nuit, toute la nuit...

MÉLISANDE; Pelléas! Pelléas...

PELLÉAS : Tu ne t'en iras plus... Entends-tu mes baisers ?... Ils s'élèvent le long des mille mailles d'or... Il faut que chacune d'elles t'en apporte un millier; et en retienne autant pour t'embrasser encore quand je n'y serai plus... Tu vois, tu vois, je puis ouvrir les mains... Tu vois, j'ai les mains libres et tu ne peux m'abandonner... (*Des colombes sortent de la tour et volent autour d'eux dans la nuit*).

MÉLISANDE: Qu'y a-t-il, Pelléas? Qu'est-ce qui vole autour de moi ?

PELLÉAS: Ce sont les colombes qui sortent de la tour... je les ai effrayées; elles s'envolent...

MÉLISANDE : Ce sont mes colombes. — Allons-nous en, laisse-moi ; elles ne reviendraient plus...

PELLÉAS : Pourquoi ne reviendraient-elles plus?

MÉLISANDE: Elles se perdront dans l'obscurité... Laisse-moi relever la tête... J'entends un bruit de pas... Laisse-moi! — C'est Golaud !... Je crois que c'est Golaud !... Il nous a entendus...

PELLÉAS : Attends! Attends!... Tes cheveux sont mêlés aux branches... Attends, Attends !... Il fait noir...(Entre Golaud par le chemin de ronde.)

GOLAUD: Que faites-vous ici?

PELLÉAS : Ce que je fais ici... Je...

GOLAUD: Vous êtes des enfants... Mélisande, ne te penche pas ainsi à la fenêtre, tu vas tomber... Vous ne savez pas qu'il est tard ? Il est près de minuit. — Ne jouez pas ainsi dans l'obscurité. Vous êtes des enfants... (*Riant nerveusement.*)
Quels enfants !... Quels enfants !... (*Il sort avec Pelléas.*)